

FRANÇAIS - HISTOIRE	<p style="text-align: center;">MÉMOIRES D'ESTUAIRE</p> <p style="text-align: center;"><i>Comment les sociétés ont-elles traversé cette « ère des catastrophes » ?</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Comment puis-je être un passeur de mémoires ?</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Comment lire et suivre l'itinéraire de Raphaël Esrail et de sa femme permet de se construire?</i></p>
SÉANCE 1	<p style="text-align: center;">LE DEVOIR DE MÉMOIRE</p> <p style="text-align: center;"><i>Quel est l'impact du devoir de mémoire sur l'histoire personnelle et collective ?</i></p>

Texte 1 :

Le projet de témoigner sur mon vécu de la déportation n'est pas fortuit. Il s'est imposé au fur et à mesure de mes fréquentes interventions dans différents lieux, en particulier auprès de scolaires et d'étudiants.

En outre, le fait d'accompagner des groupes à Auschwitz, depuis plus de 10 ans, a joué un grand rôle dans ma prise de conscience de l'utilité d'un témoignage écrit. Le fait, aussi que, ces dernières années, certaines voix de mes camarades de déportation se sont tues. D'évidence, je devais contribuer à laisser une trace de ma propre expérience d'enfant et d'adolescent exposé à la barbarie nazie ; expérience qui est aussi celle de toutes les victimes muettes de cette même barbarie. Et cela, avant que ma propre voix ne soit plus audible à son tour. Car il va de soi qu'il n'existera bientôt plus d'anciens déportés vivants pour témoigner devant les nouvelles générations.

Je dois reconnaître que des pressions amicales ne sont pas étrangères à ma décision d'apporter mon témoignage personnel à l'expérience douloureuse qui lie les rescapés entre eux. Ajouter ma propre contribution aux traces écrites déjà existantes sur notre calvaire m'est finalement apparu comme un nécessaire devoir de mémoire envers les suppliciés de toutes origines. Me soustraire à la responsabilité qui m'incombait de témoigner, c'était en quelque sorte faire preuve de déloyauté envers tous nos disparus, connus ou anonymes. « Le bourreau tue toujours deux fois, la deuxième fois par le silence », dit Élie Wiesel.

Je revendique donc de n'être qu'une voix parmi tant d'autres, toutes ayant le même statut et la même valeur de témoignage historique incontestable, qui touche l'humain dans son essence même.

À cela s'ajoute une approche de mon métier, la médecine et, en particulier, de l'éthique dans ma pratique de la chirurgie, en lien étroit avec des expériences physiques douloureuses dont j'ai eu la chance de sortir, à Auschwitz et à Buchenwald, grâce à des gestes d'humanité insoupçonnables dans un tel contexte. Il m'est ainsi apparu essentiel de compléter ce témoignage douloureux par une référence à la résilience ce qui m'a permis de me reconstruire sur le plan personnel et professionnel, c'est-à-dire de donner un nouveau sens à ma vie. Cette victoire sur l'adversité représente pour moi l'échec total du projet des nazis de nous éliminer.

Un tel projet si monstrueux de déshumanisation et d'extermination – qui a coûté la vie à 6 million de Juifs, dont 1,5 million d'enfants, sans compter les très nombreuses victimes tziganes, les opposants au système nazi, les asociaux, les témoins de Jéhovah, les homosexuels, les handicapés et les malades mentaux, tous innocents – mérite l'application de tous les témoins qui

souhaitent s'exprimer. C'est mon cas, et je veux insister sur le fait que le Mal étant difficile à éradiquer de l'espèce humaine, nous devons rester vigilant à ce que les régimes totalitaires fondés sur l'exclusion, quelle qu'elle soit, ne se reproduisent plus. Oublier le passé revient à encourager sa répétition dans l'avenir. C'est le sens primordial que je souhaite inspirer à mes lecteurs.

Je les remercie à l'avance pour leur application à transmettre ce message aux générations qui leur succéderont.

Élie BUZYN, *J'avais 15 ans vivre, survivre, revivre*, 2018, p.11 à 13

Texte 2 :

Il était une fois... Un enfant juif de 9 ans, en 1942... Non ! Ce n'est pas un conte de fée, ni même une belle histoire que je vais essayer d'écrire. C'est simplement mon histoire – ou plutôt l'histoire de mon enfance. Mon enfance volée.

C'était pendant l'horreur d'une période où les hommes, dépourvus de tout sens moral, se sont laissés aller à une cruauté, à une barbarie féroce. Ils ont ainsi écrit quelques-unes des pages les plus sanglantes de l'histoire de l'humanité. Impossible d'imaginer tout ce qu'ils ont pu faire et pourtant ils l'ont fait. Depuis que les hommes existent, Dieu sait qu'ils ont fait preuve de cruauté à l'égard d'autres hommes, mais jamais à ce point. Les Allemands, sous le Troisième Reich, ont poussé aux plus hauts sommets de raffinement sadique, la persécution des Juifs. Ils ont assassiné, brûlé, exterminé des hommes, des femmes, des vieillards, des jeunes enfants qui ne demandaient qu'à vivre ! Impossible pour toute personne « normale » d'imaginer, de comprendre, même peut-être de croire au récit de ce que nous avons vécu.

Comment, alors, raconter l'inexprimable ? Et pourquoi essayer maintenant de raviver des souvenirs pénibles que j'avais essayé d'enfouir à tout jamais au plus profond de ma conscience ?

Bien des livres ont été édités sur cette période et bien souvent avec grand talent (Primo Levi: « si c'est un homme »). J'ai tellement de difficultés à écrire, à construire ces phrases, que je ne sais si j'arriverai au bout de mon projet. C'est d'autant plus difficile que la guerre est finie depuis plus de 50 ans et, à l'époque, je n'étais qu'un enfant.

Alors, comment vous expliquer la faim, le froid, la peur, la mort ?

Je ne sais si je parviendrais à vous communiquer avec mes mots, mes phrases, ce que fut la déportation, mais j'ai décidé aujourd'hui d'essayer de le faire. J'ai pris cette décision la suite d'une conférence, à laquelle j'assistais, donnée par le grand rabbin Sitruk. J'ai eu l'impression, ce soir-là, que les propos du Grand Rabbin mettaient directement adressé.

Il disait, parlant des déportés:

« Certains d'entre eux n'évoquent jamais les souffrances qu'ils ont endurées dans les camps. Ils ont décidé de taire à jamais cette période difficile de leur existence. Peut-être pour aussi se convaincre que ce n'était qu'un mauvais rêve ou plus simplement pour essayer de vivre normalement et de reprendre goût à la vie.

Mais, disait-t-il aussi: « il faut, au contraire, en parler ou écrire et ce, pour plusieurs raisons ».

D'abord, pour se libérer, comme lors d'une psychanalyse où l'on recherche au fond de sa mémoire des faits anciens qui ont marqué notre existence et qui continuent à la perturber.

Ensuite et surtout parce que les anciens déportés encore vivants sont les derniers témoins qui peuvent rapporter ce que fut la vie dans les camps. Et leur témoignage doit contribuer à empêcher l'oubli. C'est leur devoir de mémoire, nul ne doit se soustraire.

Ainsi, ils participent à la prise de conscience de chacun de ceux qui n'ont pas connu l'enfer, et des capacités insoupçonnables de l'homme quand il s'agit de faire du mal ».

Tels furent, succinctement rapporter les propos du Grand Rabbin Sitruk qui m'ont profondément touché et mon décidé d'essayer de vous raconter.

De vous raconter quel fut mon parcours. Ce ne sera pas facile. d'autant plus que j'avais volontairement essayé d'occulter de ma mémoire cette période de ma vie. À mon retour de déportation, en 1945, j'avais 12 ans. bien qu'enfant encore, j'ai compris seul, que si je voulais m'en sortir, avoir une vie « normale », croire encore en l'homme, il me fallait absolument essayer d'oublier. Je savais bien que je n'y arriverai pas complètement. Comment effacer de ma mémoire, l'affreuse réalité de ce que furent ces moments d'horreur ? C'était difficile, je le savais, mais j'avais la volonté d'essayer. J'ai plus ou moins réussi à le faire pendant un certain temps. Et pour ce, je n'ai plus jamais abordé le sujet de la déportation, ni avec mon frère, ni avec mes amis, ni même plus tard avec ma femme et mes enfants. Je ne répondais même pas aux questions que l'on pouvait me poser. Certains, dont ma fille Sylvie, ne comprenaient pas mon silence absolu. Mais je m'y tenais malgré tout. Et puis, peu à peu, malgré ma volonté, subrepticement, mais de plus en plus souvent, sans doute à cause de certaines lectures ou émissions de télévision traitant de la déportation que pourtant j'évitais le plus possible, j'y ai repensé. J'en rêvais aussi et chaque fois, comme si mon inconscient rejoignait ma volonté d'oublier, je me réveillais en sursaut. C'était un réveil pénible, car avant de reprendre tout à fait conscience du réel, j'avais l'impression d'être toujours au camp.

Mais quels que soient les difficultés que je vais rencontrer à écrire ce texte, quels que soient les conséquences éventuelles que ce réveille du passé risque d'entraîner, je vais faire de mon mieux pour témoigner à mon tour. Je dédie ce livre à mes enfants, Sylvie et Robert et mes petits-enfants Zoé, Elliott, il est tout petit homme est un loup et aux autres à venir. Je les aime tous un sens intensément. Puisqu'il ne jamais connaître de cage atrocités dans leur vie.

Victor PÉRAHIA, *Mon enfance volée*, p.4-5



Texte 3 :

8 janvier 1944: le cours de mon existence bascule, la mort devient ma promesse, notre propre promesse, durant un an et demi jusqu'à l'écroulement de l'Allemagne nazie. Dans les jours qui suivent, à quelques heures, d'être déporté du camp de Drancy à « Pichtchipoi », je tombe amoureux. J'ai 18 ans. Liliane Badour, 19 ans, a été arrêté à Biarritz le 10 janvier avec ses deux frères, René et Henry, 13 et 17 ans. Ils auraient été mes beaux-frères. L'ombre de près de 6 millions d'hommes, de femmes et d'enfants plane sur ce témoignage, ici de nos devoirs rescapés de ce génocide.

Dans cette tragédie collective vécue par les Juifs, chaque survivant a une histoire singulière. Le camp n'est pas un souvenir. Pour la plupart d'entre nous, son univers est omniprésent dans notre quotidien. Un détail insignifiant nous y ramène, on pense en termes de « quand, imagine elle sait que je te tel ou tel individu aurait fait, comment il aurait réagi dans les circonstances d'alors.

Dans les témoignages auprès de l'institution scolaire, j'ai toujours à cœur de faire passer mon récit pour tenter d'aborder, du moins d'approcher, la question plus globale des comportements humains en milieu concentrationnaire: cela intéresse particulièrement les jeunes et suscite de riches discussions. Je garde en mémoire la remarque d'un élève dans un lycée du Sud-Ouest: « avec vous, l'histoire entre dans la classe », ma vie. Cette expression sur Montané la plus belle récompense qui soit et me confirme la force d'un récit de déportation, raconter sans pathos et sans haine. Au cours de rencontres ou d'entretiens, on m'a souvent demandé d'écrire mon témoignage, une requête qui était aussi celle de ma petite-fille, Aurélie, depuis bien longtemps. Je ne pouvais être seul dans ce récit. Mon épouse Liliane devait être présente. Ça narratif vient en écho à la mienne. Ce livre vient s'ajouter à beaucoup d'autres, tous si nécessaire, chacun recomposant une parcelle d'informations sur cette page d'histoire. Dans cet univers de négation, la force de l'espérance a été ma source de survie.

Raphaël ESRAÏL, L'espérance d'un baiser, 2017



